

La signification de la machine
La démocratie élargie — Partie IV
Johannes Mosmann

L'être humain moderne se représente la monde comme faisant face à son Je. À l'intérieur de celui-ci il fait l'expérience d'un monde idéal [une monde d'idées, *ndt*]. Pour ce qui s'étend par contre devant ses organes sensoriels, il fait fond sur un monde extérieur existant indépendamment de son Je. Sa réflexion sur les perceptions sensorielles le conduit en cela à voir, il est vrai, dans ces modifications de son cerveau par un monde extérieur qui, de son côté n'est pas perceptible. La réalité derrière la couleur rouge, par exemple, il se la représente comme un processus fondé sur des niveaux moléculaires, photochimiques et électriques. Or un tel contexte n'est pas donné aux sens comme une activité de perception, mais au penser comme des idées. Au lieu de l'attribuer au contenu de ses perceptions sensorielles, il attribue à son idée une existence indépendante de la conscience. Elle est pour lui une « loi naturelle » immuable. Tout autrement pour les idées culturelles, depuis les contenus religieux jusqu'aux droits de l'Homme, l'être humain d'aujourd'hui les éprouve comme des produits arbitraires de son esprit. L'idée de liberté, par exemple, n'est dans cette mesure réellement existante qu'en tant qu'une somme de sujets qui revendiquent cette liberté. En soi cette idée-ci n'est rien. Sa méditation sur ce genre d'idées le porte en revanche à ne voir dans l'esprit qui les produit, pareillement rien de réel, mais le déversoir [et même « l'égout » ici et de s'insister en affirmant même que « l'égout et les couleurs ne se discutent pas ! ». *Ndt*] de ce monde-là extérieur, matériel. Avec la mise en place des « valeurs et normes », « l'être humain » accumulateur de matière poursuit une stratégie de survie comme le rapporte la SWR [SudWestRundfunk – Radio diffusion du Sud-Ouest] : « *L'être humain n'est pas moral ni coopératif à partir de considérations générales et raisonnables, au contraire, ce sont les intérêts de survie de ses gènes qui le poussent.* »¹ Étant donné que des convictions spirituelles et religieuses sont aussi tout bonnement des chimères au service de l'évolutions, il ne vaut guère la peine de se quereller à leur propos — le matérialiste est fondamentalement tolérant à l'égard d'autres conceptions du monde : « *En cas de doute, tout système nerveux complexe tendra toujours à tenir quelque chose pour animé. C'est vingt fois plus favorable de prendre un buisson pour un ours qu'une fois un ours pour un buisson. Et ce fondement cognitif tout simple devint la cause première du penser religieux et spirituel* »², ainsi s'exprime au sujet du christianisme Michael Blume, tout en confessant être un « investigateur de la foi ».

Quelles que soient cependant les associations que la compréhension intellectuelle théorisante peut bien éventuellement édifier entre les deux mondes, quant à savoir si, par exemple, elle explique l'esprit comme un effet de la matière ou l'inverse — pour ce qui est de l'ordre de l'expérience, une « chose en soi » extérieure et une vie de l'âme s'opposent donc abruptement l'une à l'autre. L'être humain raccorde les deux mondes d'expérience l'un à l'autre nonobstant de manière synthétique, lorsqu'il construit des machines. Dans la machine à café, par exemple, les mêmes lois de nature agissent comme partout, mais elles sont placées dans une nouvelle interdépendance concoctée par l'être humain dans l'intérêt de la satisfaction de ses besoins — le « programme » concocté par lui en détermine le cours des événements extérieurs. Les idées culturelles réalisées en tant que technique, participent à la réalité extérieure et ont donc le même rang de position que des lois naturelles, pour le moins pour l'expérience subjective. En y regardant de plus près, elles sont mêmes plus « réelles » que la nature. Même le matérialiste, pour préciser, peut encore ressentir lors d'une lever de Soleil qu'un reste demeure que sa compréhension intellectuelle du phénomène ne lui permet pas de résoudre. La machine, par contre, se laisse, en principe au moins, expliquer sans plus au moyen de concepts à finalité utilitaire — or elle est pourtant de nature extérieure. C'est la raison pour laquelle la fréquentation des machines exerce un effet psychologique sur l'être humain tout autre que celle de la nature. Celle-ci renvoie sans cesse l'observateur à lui-même. Une machine, par contre, est moins vécue à l'instar d'un vis-à-vis, mais beaucoup plus comme un prolongement de son propre corps. De ce fait elle s'empare de l'être humain d'une tout autre manière que la nature. En conduisant son auto, en se servant d'un robot industriel ou de son ordinateur portable, l'être humain s'adapte à la logique machinale et cela imprègne progressivement la vie de son âme. Et celle-ci se répercute à son tour sur l'art et la manière dont il peut penser sur la vie sociale.

Le culte de la machine

¹ www.swr.de/swr2/programm/ral-ursprung-der-ethik-broadcastcontrib-swr-20102.html

² www.zeit.de/2016/06/religion-rationalitaet-irrationalitaet-glaube-christentum-michael-blume

Sur la même voie par laquelle il conquiert un pouvoir sur la nature, l'être humain d'aujourd'hui croit pouvoir conquérir aussi un pouvoir sur la vie sociale. D'un côté, il observe les phénomènes économiques, en infère les conformités aux lois qui leur sont sous-jacentes qu'il décrit cependant comme étant un « mécanisme du marché ». D'autre part, il formule des buts purement humains, par exemple, le « bien-être de la communauté ». Il cherche à « réaliser » ce dernier cela étant en raccordant synthétiquement les deux sphères, à savoir, avec l'aide du pouvoir étatique, il fait de ses idées des lois, par lesquelles l'économie est censée être présentée naturellement au service des buts humains généraux et universels. Lorsque ses idées sont installées dans l'état, à savoir « transposées » par le pouvoir de l'état, l'œuvre sociale du citoyen prend fin. Tout ce qui s'ensuit est considéré comme la conséquence de ces idées, lesquelles désormais devenues des « programmes », sont censés gouverner l'action des êtres humains. Ce n'est donc pas l'être humain individuel qui crée, pour cette conception du monde, l'unité de la vie sociale, mais l'idée en lieu et place de l'être humain. Or ceci n'est que la transposition du concept de machine sur la vie sociale. À ceci correspondent toutes les initiatives sociales du présent, lois de protection du climat, sur l'encadrement des loyers ou l'allocation de base, sont censées placées l'économie au service des buts humains.

Cette logique machinale, s'articulant désormais en activisme politique, est dans le même temps le contenu théorique du néolibéralisme qui fut pour la première fois formulé lors du « colloque Walter Lippmann » à Paris, en 1938. Le néolibéralisme veut donc exactement la même chose que la majorité de ceux qui croient le combattre en incarnant une prétendue « gauche ». Que ceci n'est pas vu, cela tient à la confusion entre néolibéralisme et libéralisme dans l'usage linguistique populaire. Ce n'est pourtant pas celui-là, mais celui-ci qui fait disparaître largement en « fondue enchaînée » le rôle de l'état. Le démocratisme à son tour veut construire une société selon des idées décidées en commun. On pourrait dire : le libéralisme n'a en vue que le pôle nature, le démocratisme seulement le pôle culturel de la vie sociale. Mais le néolibéralisme connecte les deux en « économie sociale de marché ». Il comprend « marché » et « état » comme des systèmes relativement autonomes, à l'occasion de quoi la fonction de ce dernier est définie par son utilité pour le « plus grand bien » de la communauté.

Depuis l'an dernier le protocole du « colloque Walter Lippmann » est désormais accessible en langue allemande. D'après cela, Lippmann caractérise le concept commun d'état comme suit : « *Le but de l'ordonnement du droit c'est de garantir à l'intérieur des frontières une utilité maximale de la production telle qu'elle a été fixée par d'autres buts sociaux.* »³ Il souligne qu'un état social ne se trouve pas en contradiction avec le mécanisme du marché, mais rend d'abord ce dernier possible : « *Un état libéral peut et doit écrémer une partie du revenu national sous la forme d'impôt, pour en adresser les sommes acquises au financement collectif de la défense nationale, de l'assurance sociale, des services sociaux, de l'éducation, la formation et de la recherche.* »⁴ La question la plus importante étant « *celle des interventions nécessaires et des interventions non nécessaires.* »⁵ Jusqu'où Lippmann est-il prêt à aller à cette occasion, les participants le savent à partir de son ouvrage : *The Good Society [La bonne société]*. Des gains au moyen de privilèges garantis par l'état comme un droit exclusif aux biens-fonds ne seraient aucunement des revenus acquis conformément aux droits mais des « tributs » : « *Ils ne s'insèrent pas à cette économie, au contraire, ils vivent en parasites sur elle.* »⁶ Lippmann n'en exclut pas foncièrement l'expropriation et déclare : « *Dans un système fiscal calculé de manière plus fine, on parviendrait à confisquer totalement cette part-là du revenu illégitimement acquise qui est dépensée pour les buts privés du propriétaire. Il apparaîtrait alors au grand jour qu'un revenu sans travail est un simple privilège d'individu(s) aussi longtemps seulement qu'il est dépensé à son (ou à leur) profit, mais qu'il sert à compléter le capital productif de la totalité de la société, aussitôt qu'il est réinvesti.* »⁷ Que le problème du revenu sans travail ne soit que simplement déplacé au moyen de « placements » de moyen financier, par exemple sous forme d'actions, il est vrai que cela ne lui vient pas à l'esprit. Lors du colloque, il recommanda, pour ainsi dire, une « fiscalité à part » pour les grosses

³ Serge Audier & Jurgen Reinhoudt (éditeurs) : *Néolibéralisme. Comment tout débuta : Le colloque Walter Lippmann*, Hambourg 2019, pp.284 et suiv.

⁴ À l'endroit cité précédemment, p.249.

⁵ À l'endroit cité précédemment, p.263.

⁶ Walter Lippmann : *The Good Society [Die Gesellschaft freier Menschen]*, Bern 1945, p.299.

[Néanmoins traduit en allemand par *Die Gesellschaft freier Menschen* ! (La Société des êtres humains libres [« libres » à la sauce américaine bien sur !] Je laisse chacun apprécier la nuance entre l'Anglo et le Saxon...inutile de dire que pour l'Europe actuelle, ce genre de dérive du sens à cause de l'imprécision calculée par la **perfidie Albion** et ses satellites est plus que catastrophique. *Ndt*]

⁷ À l'endroit cité précédemment, pp.301 et suiv.

entreprises, qui sont « bonnes en affaires ». ⁸ Le théoricien monétaire polonais, Michael Heilperin rétorqua : « *Les formulations sont excellentes. Aussi longtemps que l'état se limite là-dessus à donner le cadre pour la vie économique et n'empêche pas le fonctionnement du mécanisme des prix du marché, il n'existe rien qui soit en contradiction avec le libéralisme.* » ⁹

L'élite spirituelle

Alexander Rüstow, le père fondateur, plus tard, de l'économie sociale de marché, donne aussi son assentiment à Lippmann, en ajoutant pourtant que « *l'être humain ne vit pas seulement de pain* » et que par conséquent il ne suffit pas d'assurer socialement l'être humain. Bien plus, l'être humain exhibe un « *besoin irrationnel* » envers une « *intégration vitale* » et une « *unité* » qui n'est cependant pas égalitaire de nature, au contraire elle fonctionne de manière hiérarchique. La religion y avait auparavant veillé. Le national-socialisme a pu se répandre parce qu'il s'est servi de ce besoin. Voulût-on donc, au sens du libéralisme, rendre possible la nécessaire « *atomisation* » de la société sur le domaine économique, qu'il fallût renforcer les « *liens en d'autres endroits dans la même ampleur* ». Le sociologue renvoie à la nécessité d'une autorité spirituelle que la communauté suit et qui permette ainsi une cohésion de la société. Au lieu de remplacer la « *stratification artificielle contrainte (= en classes) de la domination féodale par une hiérarchie volontaire et conforme à la nature, on a jeté le bébé avec l'eau du bain et installé à sa place l'idée fausse et inexacte d'égalité et l'idéal unilatéral insuffisant de fraternité. Car dans les petites et grandes familles, la relation entre parents et enfants, qui garantit la succession générationnelle, est plus importante que celle fraternelle et renferme de plus le flux de la tradition culturelle.* » ¹⁰ De fait, le père fondateur de l'économie sociale de marché fait la distinction entre trois sphères : « *Dans la sphère du marché, le principe organisationnel c'est la concurrence. Or un tel principe ne facilite aucune intégration sociale et une société ne peut pas reposer rien que sur ce principe. C'est pourquoi Rüstow distingue comme deuxième sphère en marge du marché, ce sous quoi il comprend de ce qui est véritablement humain, à savoir la culture, l'éthique, la religion et la famille. Ici les valeurs morales sont le principe d'organisation de cette sphère. Celle-ci a pour tâche de garantir l'intégration, la solidarité et la moralisation (Versittlichung [= inculcation des bonnes mœurs, ndt]).* » ¹¹

Un démocrate contemporain n'aura guère beaucoup d'objection à faire à l'encontre du concept néolibéral d'une économie de marché maternelle par un état socialiste mais il se heurtera probablement au concept de « hiérarchie » de Rüstow. Le renvoi à la deuxième sphère est peut-être le seul et unique éclair spirituel lors du colloque. Il met en mouvement l'édifice théorique mécanique et jette en même temps une lumière éblouissante sur le personnage de Lippmann. Car la génération du sentiment de communauté à partir d'une Hiérarchie spirituelle, c'est justement la vocation de l'Américain. Lippmann n'est pas seulement celui qui inventa le concept de « Guerre froide », c'est encore le fondateur du *Council on Foreign Relations (CFR)*, la *Think-Tanks* ou boîte à idée(s) privée la plus influente sur le gouvernement de la politique-US. Dès 1922, déjà, le propagandiste génial développa dans « l'opinion publique » le concept d'une « démocratie dirigée [à savoir, « en laisse », ndt] » et décrivit la sphère culturelle comme le troisième et véritable pouvoir de la société. « *À l'intérieur de frontières variables, se laissent transposer des sensations qui concernent aussi bien l'attraction que la réaction à ce sujet. C'est pourquoi lorsque nous pouvons découvrir chez nombre d'êtres humains qui exhibent des penchants variés de réaction, une attraction qui éveille chez beaucoup d'entre eux le même sentiment, nous pouvons lui substituer l'attrait originel. Par exemple, lorsque quelqu'un n'aime pas la SDN, quelqu'un d'autre hait Wilson et qu'un troisième redoute les syndicats, nous pouvons mettre tout le monde d'accord, dans la mesure où nous découvrons un symbole qui est l'antithèse de leur objet de haine, explique-t-il.* » ¹² « *Ce qui provoquent les privilèges dans la hiérarchie, produit des symboles chez ceux qui la suivent. Ils préservent l'unité* » ¹³

On sait aujourd'hui que le célèbre et réputé journaliste, fut pour le moins co-auteur, peut-être même le seul et véritable rédacteur des 14 points du programme du président-US Woodrow Wilson. ¹⁴ Dans *l'opinion publique*, il désigne les vrais desseins du « plan de paix », pour préciser le maintien de la volonté guerrière

⁸ À l'endroit cité précédemment, pp.300 et suiv.

⁹ Serge Audier & Jurgen Reinhardt : *op. cit.*, p.255.

¹⁰ À l'endroit cité précédemment, p.220.

¹¹ https://de.wikipedia.org/wiki/Alexander_R%C3%BCstow

¹² Walter Lippmann : *Die öffentliche Meinung [L'opinion publique]*, Francfort-sur-le-Main 2018, p.200.

¹³ À l'endroit cité précédemment, p.220.

¹⁴ Voir Kurt Bedner : *Der Papierkrieg zwischen Washington und Wien 1917/1918 [Le papier de guerre entre Washington et Vienne 1917/1918]* Vienne 2017, p.X.

d'affrontement et décrit comment se glisse le média entre l'être humain et la réalité, lequel par la génération de « stéréotypes » (Lippmann est aussi l'inventeur de ce terme devenu d'usage courant) veille à ce que la réalité ne soit pas perçue, mais au contraire, des projections d'intérêts politiques et économiques. Quoique Lippmann ait vu cela d'une manière critique, il ne semble pas croire qu'on pût supprimer ce principe en tant que tel et laisser la réalité apparaître immédiatement toute nue. Au lieu de cela, il en appelle à une élite de « scientifiques » et de « services d'informations » pour en prendre la direction spirituelle.¹⁵ Le colloque lui-même est précisément à estimer comme une partie constitutive de ce travail visant à jeter les bases spirituelles d'une Europe future. Comment cela a-t-il réussi durablement, c'est ce que prouvent les initiatives sociales du temps présent qui, dans leur combat contre un « néolibéralisme » imaginaire, tentent de limiter de manière étatique le libéralisme d'état — et réalisent ainsi directement le modèle sociétal du néolibéralisme.

Avec le e-mobil vers le moyen-Age

On peut éventuellement trouver sympathique ou pas l'indication de Rüstow selon laquelle l'unité d'une société repose sur des hiérarchies spirituelles. En attendant, la vie quotidienne fournit la preuve de son affirmation. Des êtres humains agissent en commun dans la mesure où ils s'orientent selon des valeurs et connaissances communes. Mais celles-ci ne sont pas directement efficaces, mais elles sont mises en œuvre au travers d'autorités médiatrices. L'ardent désir d'autorité est si fort que les êtres humains les édifient même là où à proprement parler, ils sont renvoyés aux faits extérieurs. Dans les paroles de l'ancien directeur du CFR, : « *Selon la nature de l'allégorie, les affaires du monde, sont incorporées en outre dans des têtes extrêmement diverses. Des mouvements sociaux, des forces économiques, des intérêts nationaux, l'opinion publique, sont tenus pour des personnes, ou bien des personnes comme le pape, le président des USA, Lénine, Morgan [The house of Morgan, ndt] ou bien le roi d'Angleterre, deviennent des concepts ou des institutions. Le plus puissant de tous ces stéréotypes, c'est le stéréotype humain qu'une nature humaine attribue aux objets inanimés rassemblés. [« Objets inanimés, avez-vous donc une âme ? » disait le poète, Ndt].* »¹⁶ Que par exemple de vastes parties de la société pourraient se retrouver unies dans la lutte contre le réchauffement climatique cela fut possible au travers de la personnification de la « crise du climat » dans le personnage de l'élève de seize ans, Greta Thunberg. Celle-ci explique son rôle de la manière suivante : « *Lorsqu'un enfant vous dit quelque chose comme : "Tu voles mon futur", alors les gens se sentent très coupables et ensuite le message en est plus rude. Par ailleurs j'utilise une logique très simple : pourquoi les enfants doivent-ils aller à l'école et se former pour un avenir qui n'existe peut-être plus ?* »¹⁷ Ce qui était donc efficace, c'est donc ce choix d'une « logique très simple » par une enfant d'une intelligence supérieure à la moyenne. Mais avant tout l'unité du mouvement sur le climat repose sur l'autorité de personnalités qui ont été perçues par le peuple comme des membres de l'institution « science ». Ceux-ci fonctionnent comme suppléants de connaissance individuelle et se portent donc garants d'une « vérité » qui ne peut pas être remise en cause par un individu. Jens Wernicke, éditeur de « *Rubikon* » croit pour cette raison être foncièrement autorisé à porter un jugement sur les sceptiques : « *Deux choses sont assurément claires : 1. dans la cause il n'y a aucune sorte de marge scientifique pour un tel contre-mouvement et 2. un tel contre-mouvement est dans l'essentiel un mouvement-astroturj[®] [astroturj[®] est le nom d'une marque de pelouse artificielle qui par appariement au terme « mouvement » désigne un mouvement créé de toute pièce, à savoir sans base populaire, ndt], c'est-à-dire qu'il se présente comme venant d'en bas, en étant de fait un mouvement qui a été d'abord conçu et finalement produit et orchestré d'en haut.* »¹⁸ Le psychologue diplômé Fabian Chmielewski accomplit un pas encore plus loin : parce que « un large consensus de recherche sérieuse » met en garde contre une crise climatique, le « refoulement » de « l'apocalypse » serait un cas relevant des psychologues. Il recommande donc des campagnes correspondantes contre la « névrose existentielle » et donne à entendre qu'à la base d'une négation de la catastrophe climatique se présenterait donc un danger « d'aliénation du soi » — ce en quoi il implique des conséquences juridiques.¹⁹

Bien entendu : moi, Personnellement, je suis d'avis que le rejet de CO₂ d'origine humaine contribue massivement au réchauffement climatique. C'est pourquoi je ne vois aucune occasion de diffamer ceux qui

¹⁵ Voir la note 12.

¹⁶ À l'endroit cité précédemment, p.167.

¹⁷ voir : <https://youtube.com/XkOdMRUQkN8>

[Il faut voir aussi pour la psychologie de l'adolescente qu'elle est devenue, le risque désormais de ne pouvoir jamais supporter la **lenteur** de l'évolution positive du climat qu'elle souhaite elle, bien entendu rapidement ; or un tel état d'âme la met elle-même gravement en danger ; tout être humain qui n'a pas oublié les tensions vécues à l'adolescence peut pressentir par l'introspection la présence d'un tel danger justement à cet âge. Or tout le monde ne peut pas assumer un destin de « Jeanne d'Arc » sans connaître de danger mortel Ndt]

¹⁸ www.rubikon.news/artikel/die-neue-arche

¹⁹ www.psychotherapeutenjournal.de/blaetterkatalog/PTJ-3-2019/22/index.html

pensent autrement en tant que « négationnistes climatiques ». La relation entre CO₂ et réchauffement terrestre n'est pas visible à l'œil nu, au contraire, elle ne peut se voir instaurée qu'en pensant. La « preuve » théorique de la science repose dans la représentation que la molécule de CO₂ « engrangerait » des rayons infra-rouges réfléchis par la Terre. À cela se rajoutent ce qu'on appelle les modèles climatiques qui font une estimation des synchronismes historiques sous l'hypothèse que ceux-ci eussent valeur de causalités hautement probables. Quel activiste pour le climat est-il réellement capable de juger au sujet de ces simulations informatiques ? Qui peut penser à fond le modèle parcellaire qui repose à la base de la représentation d'une hypothèse d'un rayonnement infrarouge par des molécules de CO₂ ? Que pour ainsi dire personne n'en soit capable²⁰ ; il est donc compréhensible que la masse en réfère à l'autorité pour cette raison et pour ce faire. Cela étant si tout un chacun ne peut pas en juger, à quoi bon l'expert correspondant dût-il prendre le temps de réflexion et dégager par son travail les fondements de ce jugement. À partir des interactions de dépendances réciproques des facultés humaines, une hiérarchie s'avère simplement du fait que tout un chacun est supérieur à l'autre dans une cause quelconque. Tout aussi peu qu'on se laisse soigner les dents par un spécialiste du climat, on devrait tout aussi peu confier à son dentiste de prononcer une estimation sur le réchauffement climatique. Quant à savoir si la « deuxième sphère » de la vie de la culture et de l'esprit de la société, intitulée ainsi par Rüstow, repose sur des formations de hiérarchies, cela ne peut donc pas se trouver du tout en discussion ; au contraire cela va beaucoup plus de soi. Bien entendu un examen critique serait de voir par quelle voie une autorité prend aujourd'hui naissance — et comment elle devrait se faire dans une communauté qui affectionne et cultive la liberté.²¹

Le mouvement sur le climat évince sa propre position à l'intérieur de la hiérarchie spirituelle quant il tente de justifier démocratiquement sa croyance : parce qu'une « majorité écrasante » des scientifiques qui affirme une relation entre CO₂ et réchauffement terrestre, ne pourrait que faire reposer sa négation sur de la « superstition ». Or c'est le contraire qui est le cas : l'hypothèse qu'une « majorité » l'affirme, c'est de la superstition. L'évidence n'est donc que fondamentalement éprouvable au plan individuel. Une « majorité » ne peut jamais garantir en effet une vérité. En définitive, un seul et unique être humain peut avoir la pensée juste ou bien même personne. Parce que la vérité n'est pas matière à référendum, et la démocratie — quand bien même cela pût même contredire l'esprit du temps — n'est pas un *modus operandi* sur le domaine de l'esprit et de la vie culturelle. Le renvoi à la « majorité » des scientifiques est donc à estimer comme d'aucun secours en vue de procurer à la fois dans le recours à l'autorité un fondement semblant quantitativement mesurable. Ce sur quoi l'unité du mouvement peut réellement s'appuyer, fut annoncé à haute voix par Greta Thunberg : *Unite behind the science !* Avec cela elle appelle l'humanité, quand bien même ceci puisse servir une bonne cause, à un retour à l'aristocratie.

Formation d'une hiérarchie conforme à l'époque

Le système sociétal autoritaire actuel se reproduit lui-même : le pouvoir de l'état est une conséquence de la foi en l'autorité des masses. Mais la foi en l'autorité est une conséquence de l'administration démocratique de notre vie culturelle et spirituelle. Si les lois surgissent en lieu et place des relations de reconnaissance, les titres sont acquis automatiquement d'après l'observance des normes définies par l'état. Le jugement des êtres humains individuels concrets sur lequel agit « l'expert » reconnu par l'état est largement peu important pour sa position sociale. Parce que le « chercheur sur le climat » est redevable de son titre à un processus de droit démocratiquement légitimé, il « est » simplement une autorité sur le domaine concerné. Pareillement celui qui travaille comme enseignant, qui s'appelle précisément comme tel en fonction de la loi scolaire et dispose d'une « autorisation d'enseigner » correspondante sur un certain domaine, mais non pas celui qui, conformément à l'expérience des élèves et de leurs parents est effectivement un enseignant. Et si des milliers de personnes recouvraient la santé grâce à un être humain, celui ne serait pas pour autant reconnu médecin

²⁰ J'ai pour ma part, interrogé des collègues chimistes-physiciens de la faculté des sciences de Lille au début, des années 2010, spécialistes de la structure atomique de la molécule de CO₂ ; ils m'ont humblement avoué ne pas connaître la raison d'un tel réchauffement médiatisé par cette molécule plutôt « rigide » dans sa structure et d'ailleurs, à ma connaissance, personne n'a encore pensé à exploiter ce phénomène de réchauffement en faisant passer la lumière au travers de panneaux transparents renfermant un mélange d'air et de CO₂... *Ndt*

²¹ À cet égard, le Président Macron a lancé une amorce d'initiative intéressante dans cet esprit, en sélectionnant « au hasard » (en vérité on ne sait pas exactement comment) une assemblée consultative de 150 citoyens qui, sous la forme d'une assemblée délibérative dans laquelle les experts et universitaires quelconques **étaient d'avance interdits de siéger** à cause de leur expertise reconnue et redoutée — ils ne peuvent en effet qu'éventuellement être appelés en consultation sur demande expresse de l'assemblée — Cette assemblée est censée proposer les « meilleures solutions » à envisager pour soulager le climat. Dans quelques semaines nous connaissons leurs recommandations qui de toute manière n'auront pas valeur d'obligation ni d'engagement. C'est que chez nous, *m'in fieux !* on redoute terriblement la démocratie directe agissante. *Ndt*

pour notre société.²² Médecin est au contraire celui qui a reçu un acte « d’approbation » administrative de l’état (qui n’est pas à confondre avec « l’approbation papale » qui fortuitement consomme). Dans une vie culturelle et spirituelle démocratique le citoyen ne peut pas accorder consciemment et activement de l’autorité au spécialiste, au contraire il se voit condamné à la foi. De ce fait sa vertu de jugement en est paralysée. La grande masse se fie à l’opinion de celui qui, conformément aux procédures automatiques de reconnaissance, s’appelle « expert », quoique personne n’y eut participé activement pour lui accorder ce titre ou n’eût autrement entretenu une relation avec lui. Le « conseil sur le climat » sur les expertises duquel *Fridays for future* s’appuie, est un comité commun à 195 gouvernements qui « convoque » ces chercheurs-là qui, ensuite, sont habilités à établir et à rédiger le « compte rendu annuel sur l’état du climat ».²³ Cela ne signifie pas automatiquement que les experts soient influents politiquement, mais bien qu’ils ne doivent nullement leur position à la perception consciente et à la reconnaissance consciente des êtres humains qui ensuite les suivent comme tels dans un « mouvement sur le climat ».

C’est vrai que le citoyen ne peut pas juger le domaine spécialisé du spécialiste de la même façon que le peuvent les [souvent, mais pas toujours « chers », *ndt*] collègues de celui-ci. Mais il peut très bien en juger quant à savoir s’il pût faire autorité pour lui-même. Me vois-je incité, par la manière dont autrui agit sur moi, à faire confiance à son jugement ? Si, à partir de responsabilisation de cette question dépendait toute la structure de la vie culturelle et spirituelle, de sorte que les lois scolaires et universitaires, les ministères d’éducation et de formation échappassent à toute forme de reconnaissance d’état, alors le citoyen serait enfin hors de tutelle dans ce domaine. Un tel genre de formation de hiérarchie d’en bas présuppose une réelle entrée-en-relation de tous les êtres humains participants à ce processus de formation. Malheureusement les instincts démocratiques font nonobstant, dans la tentative d’ériger des espaces de formation « auto-administrés » souvent un règlement de compte qui contrarie le projet. Quand des êtres humains en venaient autrefois à se réunir dans le but de formation, ceux qui discutaient étaient les plus anciens qui s’étaient familiarisés auparavant depuis plus longtemps, plus fondamentalement et intimement, avec le sujet. Aujourd’hui on ressent cela comme un comportement « autoritaire » et l’on ne se sent plus libres lorsque quelqu’un d’autre pense en anticipant et que l’on doive le suivre. Le citoyen hors de tutelle exige d’avoir à contribuer *ad hoc*, déjà intelligemment grâce simplement à sa maturité juridique. C’est pourquoi, aujourd’hui chaque participant a une feuille de papier et un feutre. Ensuite il écrit sur le papier ce qui est important pour lui. Pour finir, on place les feuilles de papier au sol et on tente de reconnaître ce qui relie les mots dans le contexte de ce qu’on a discuté. À la place des idées, c’est tout un système de significations de mots²⁴, analogue à une rubrique de *Wikipedia*. C’est de la démocratie vécue sur le domaine de la « société civile ».

Le degré du ressenti de « l’importance » d’une remarque, mesuré au nombre de votants, remplace ici le moment cognitif. Personne ne fait quelque chose à quelqu’un, chacun en reste à soi et à son opinion subjective. Et parce que personne ne doit s’intéresser à autrui, et peut pour cela faire l’expérience de recoupements et de pluralités, à savoir de confirmations de sa propre opinion, on éprouve ainsi un groupe comme un événement « social ». La conséquence c’est que les contenus spirituels sont formés n’importe où ailleurs. Ceux-ci agissent dès lors dans les modèles de représentation, qui se précipitent sous la forme de soi disant « libres » expressions sur les petites cartes, ou se mettent à bourdonner de-ci delà comme des associations d’idées qui ne peuvent plus jamais être réfléchies sur la base du caractère de nature isolationniste dépeint à l’esprit des instincts démocratiques. Celui qui entre dans des « écoles libres²⁵ » ou autres institutions, dans lesquelles la démocratie est pratiquée, fait bien en cela d’éclaircir pour sa gouverne, qui donc et quoi donc y opère sous le seuil de conscience en tant qu’une autorité.

Parer au fascisme

Le démocratisme a raison en affirmant avec cela qu’un ordre dignement humain qui n’est pas donné de nature, doive au contraire jaillir d’une vie des idées produite de manière consciente et en communauté. Mais il s’illusionne lorsqu’il croit qu’une telle vie des idées puisse prendre naissance ou devenir opérante au moyen de référendums, élections, et autres procédures comme biais aux opinions subjectives. Il a aussi raison quand il ne voit dans les idées humaines, en tant que telles, que quelque chose relevant du simulacre (*scheinhaft*).

²² Au contraire, en France, il serait immédiatement attaqué en justice par l’ordre des médecins pour « exercice illégal » de la médecine. *Ndt*.

²³ https://de.wikipedia.org/wiki/Intergovernmental_Panel_on_climate_change

²⁴ Le comble étant la réunion internationale en anglo-américain de divers pays dont les significations des mots utilisés ont variés de leur sens anglo-saxon originel lors de leur usage dans chaque pays non-anglo-saxon. Il ne faut pas croire que la langue dominante la cinquième civilisation post-atlantéenne n’enregistre pas que des succès, il y a aussi des échecs. *Ndt*

²⁵ À savoir ici vraiment « libre » et pas forcément confessionnelles comme en France dans l’acception courante de ce terme. *ndt*

Mais il a tort qu'il puisse s'attribuer pour cette raison la réalité du pouvoir d'état. La réalité doit beaucoup plus pouvoir être éprouvée là où les idées prennent leur origine, à savoir dans la vie culturelle et spirituelle. Mais cette possibilité disparaît dans l'instant même où l'esprit veut se réaliser à l'instar d'une norme. Alors ce ne sont plus seulement les idées qui sont des simulacres, mais l'esprit qui est un simple faux semblant. On pourrait dire : de la même façon que le libéralisme perd l'esprit dans l'économie, en tant que prétendument pôle naturel de la vie sociale, de même le démocratisme perd la nature prétendument au pôle culture. Ce n'est donc pas dans une mise en connexion mécanique des pôles nature et culture que se trouve pour cette raison la résolution de la question sociale, mais dans le surmontement plutôt de la toute première impression que les deux, à chaque fois, font sur l'observateur. Le pôle nature peut devenir perméable à l'esprit au moyen de l'association des branches économiques, le pôle culture au moyen d'une formation de libres circonstances de reconnaissance qui sont mises en place sur sa base naturelle. Cela présuppose que de plus en plus d'êtres humains inversent la direction d'action de la vie de leur idées. Car les idées sociales ne sont pas là pour être « réalisées » au sens courant du terme, c'est-à-dire pour devenir des lois.

Si donc le démocratisme ne voit que des simulacres dans les idées humaines en tant que telles, alors on ne peut que lui adjoindre ceci : et c'est bien ainsi ! Si, pour préciser les idées étaient réelles, elles contraindraient nécessairement les êtres humains. Ce n'est que tant qu'elles sont irréelles qu'elles peuvent devenir un moyen d'accéder au libre connaître. Et seul le libre discernement peut à son tour éveiller ces impulsions morales à partir desquelles peut naître une communauté conforme à l'époque. Comment en vint-on donc, par exemple, à la polarisation entre « activistes du climat » et « négationnistes du climat » ? Sous la pression de la soi-disant fin du monde, des majorités devaient être conquises pour rendre obligatoirement contraignante pour tous une opinion qui était déjà en voie de se consolider [toute seule, *ndt*]. Or sous cette condition préalable tout arrangement avec ceux qui pensent autrement est exclu. Un arrangement n'est possible que dans une sphère dans laquelle la quête de vérité est aussi l'objectif de la rencontre et où aucun parti ne doit redouter d'être forcé par l'autre.

Cela ne veut pas dire que l'on ne devrait pas interdire par exemple des centrales électriques au charbon. Étant donné qu'une majorité voit en elle un risque pour la sécurité c'est beaucoup plus que cela va de soi. Sauf qu'il ne s'agit pas en cela de vérité. Pour celle-ci l'espace fait défaut dans une société qui rattache la vie spirituelle et culturelle avec la démocratie et toute vie des idées se dévoie dès lors aussitôt dans la politisation. Ce que « l'opinion publique » a commis en « négationnistes du climat » et auparavant en critiques de la guerre en Syrie, en « ceux qui comprennent Poutine », en « partisans de l'*AfD* », en « théoriciens de la conjuration » et beaucoup d'autres, cela constitue l'humus pour la radicalisation de la société. S'il est interdit, pour préciser, de nier l'Holocauste, qui peut encore juger ensuite à partir de quelles raisons spirituelles quelqu'un s'en souviendra ? La fixation de « vérités officielles » est principalement l'aveu d'une méfiance à l'égard du connaître et de la vérité. Il en résulte une mise en insécurité existentielle, à partir de laquelle la question angoissante prend la teneur suivante : À qui puis-je me fier ? À qui puis-je reconnaître réellement une autorité pour telle et telle question ?

Aussitôt que la régression économique se profilant s'amorce, ni le moral borné de nos pères fondateurs, ni le monde opérant à partir du monde des images dissimulées des successeurs de Lippmann, ne pourront sauver la communauté du déclin. Les masses ne murmureront plus nonobstant au renvoi de Rüstow au besoin d'une « intégration vitale » dans une hiérarchie spirituelle au lieu de le prendre au sérieux, et d'y répondre en conformité à l'époque, les néolibéraux se comporteront bien jusqu'à l'ultime conséquence : alors un mouvement totalitaire se servira des impatiences nostalgiques du peuple et balayera l'ordonnement démocratique de base.²⁶ C'est le moment d'aller à la rencontre des idées des fondateurs de notre système sociétal actuel sans polémique — et de les penser conséquemment jusqu'au bout.

Die Drei 3/2020.

(Traduction Daniel Kmiecik)

N.B. Les notes du traducteur : 17, 20, 21, 22, 24, 25, 26, n'engagent que la responsabilité de celui-ci et non pas celle de la rédaction de **Die Drei**.

²⁶ Pour mieux connaître ces mécanismes de « balayage » dont il est question ici et qui furent entrepris historiquement par les précurseurs silencieux des nazis de 1918 à 1933, dans La Ruhr, voir le roman de Erik Reger : *Union der festen Hand — Der große Schlüssel- und Industrieroman der Weimarer Republik*, Rowohlt Taschenbuch Verlag GmbH, Reinbeck bei Hamburg, mai 1979, pp.509-568. Or ce roman est paru pour la première fois en 1931 ! chez Rowohlt Verlag GmbH. Le texte allemand ici a été publié chez Rowohlt Taschenbuch Verlag GmbH, Reinbeck bei Hamburg, en mai 1979. 980-ISBN 3 499 14366 6. (570 pages obtenu d'occasion chez Amazon au prix de 0,5 €.) Seule la postface en a été traduite en français pour l'instant et est disponible sans plus auprès du traducteur. *Ndt*